PSYCHOLOGIE DU CONSPIRATIONNISME

Alain de Benoist

On suppose ici connus les traits généraux des théories conspirationnistes ou théories du complot (all. *Verschwörungstheorien*, angl. *conspiracy theories*). Il s'agit de ces théories qui interprètent des pans entiers de l'histoire — et singulièrement de l'histoire contemporaine —, voire la totalité de l'histoire humaine, comme le résultat de l'intervention de « forces obscures » agissant de façon souterraine pour parvenir à des fins inavouables. La conspiration revêt en général une forme hiérarchique, pyramidale, séparant les manipulés inconscients, les complices actifs et les manipulateurs eux-mêmes. Elle s'emploie à « dominer le monde », c'est-à-dire à contrôler la vie politique, l'activité économique et le tissu social. Elle dispose pour ce faire de relais privilégiés. Elle emploie tous les moyens, y compris les plus méprisables et les plus odieux, pour substituer aux pouvoirs établis, visibles, l'autorité d'un pouvoir supérieur, occulte, dénué de toute légitimité.

Certaines théories conspirationnistes s'abstiennent de désigner explicitement les responsables de la conspiration et se contentent, par exemple, de parler de « grands initiés », de « courants gnostiques » ou de « supérieurs inconnus ». La plupart, cependant, attribuent la responsabilité du complot à des collectivités ou des catégories de personnes identifiables, soit qu'elles prêtent à des organisations ou des sociétés secrètes existant réellement des ambitions et des pouvoirs démesurés, soit qu'elles postulent la réunion de telle ou telle catégorie de personnes en associations « invisibles » ayant pour but la mise en oeuvre du complot. Tel est le cas des théories bien connues sur le « complot maçonnique » ou encore des théories qui se sont appuyées sur les *Monita secreta* attribués aux jésuites et sur les prétendus *Protocoles des sages de Sion*. Ces théories se combinent d'ailleurs fréquemment entre elles, comme le montre le thème du « complot judéo-maçonnique », qui fait de la franc-maçonnerie une « invention juive » destinée aux non-Juifs : la maçonnerie, société secrète, mais visible, se trouve ainsi ramenée à

une organisation invisible censée la contrôler[1]. Dans d'autres cas, enfin, les théories s'emboîtent les unes dans les autres : les Juifs, les jésuites, les maçons deviennent alors, non les responsables premiers du complot, mais les outils privilégiés d'une conspiration plus vaste qui les utilise à ses fins.

La plupart des grandes théories du complot apparaissent avec la modernité, concomitance probablement significative, bien qu'on puisse certainement en identifier des formes antérieures. Elles se multiplient à la fin du XVIII[e] siècle, dès avant la Révolution française, qui leur donne un nouvel essor. En Italie, la littérature conspirationniste remonte au moins à Cagliostro (1743-1795), dont les prétendues « confessions », publiées par l'Eglise, suscitent un flot de livres et de brochures sur le « complot maçonnique » contre le trône et l'autel[2]. En Allemagne, Ernst August von Göchhausen met en cause, dès 1786, les plans de « domination mondiale » des maçons et des Illuminés de Bavière dans un écrit intitulé *Enthüllung des Systems der Weltbürger-Republik*. Pour le domaine français, le nom le plus connu est celui de l'abbé Augustin de Barruel, qui publie à Londres en 1797 les deux premiers volumes de ses *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, dans lesquels il attribue la Révolution à l'action conjointe des philosophes des Lumières, des francs-maçons et des Illuminés de Bavière[3]. A la même date, John Robison, souvent considéré comme le Barruel anglais, reprend la même thèse dans un ouvrage qui sera traduit en France deux ans plus tard[4].

Nous n'avons pas l'intention de présenter ici une analyse historique ni même typologique de la littérature conspirationniste. Plusieurs livres ont déjà été consacrés à ce genre foisonnant, dont le caractère obsessionnel et répétitif a maintes fois été souligné[5]. Rares sont en revanche les auteurs qui se sont interrogés sur les constantes psychologiques dont témoignent les théories du complot. Or, il semble bien que ces théories renvoient à des attitudes mentales caractéristiques, qu'il est intéressant d'identifier afin d'en repérer le cheminement et la réapparition périodique. Comme l'écrit Raoul Girardet dans son essai sur les mythes politiques, derrière leurs innombrables variations narratives, toutes les théories du complot témoignent d'une « même construction morphologique »[6]. C'est cette construction morphologique qu'on tâchera d'explorer, au moins sous la forme d'une première approche.

*

La première observation que l'on peut faire est que les théories du complot, alors même qu'elles ne cessent de parler de forces secrètes, de puissances invisibles, d'action souterraine, etc., proposent elles-mêmes un schéma qui, loin d'être opaque, se fonde au contraire sur le postulat d'une extraordinaire « transparence » de l'action historique. Celle-ci se trouve en effet ramenée d'emblée à une sorte de causalité mécanique et linéaire. Les événements sont produits mécaniquement par des agents cachés, qui manipulent les hommes comme on appuie sur un bouton pour obtenir l'effet désiré. Ce trait caractéristique résulte à vrai dire de la nature

même de la théorie. La « preuve » du complot réside dans son efficacité, et pour qu'il soit efficace il faut que les effets obtenus soient conformes aux intentions initiales. Paradoxalement, il y a dans cette conception une certaine inspiration rationaliste, bien qu'elle émane d'auteurs fréquemment antirationalistes. Elle postule une histoire rationnelle, caractérisée par des événements qu'il serait possible de rapporter à des causes uniques et à des actes volontaires déterminés. Xavier Rihoit remarque à ce propos que, « tissé de paradoxes, le conspirationnisme est le fait d'homme qui, d'une part, adhèrent à des vérités de foi, dogmatiques et inaccessibles à la raison, mais qui, d'autre part, ne cessent de vouloir rendre la réalité historique parfaitement transparente et les conduites humaines imparablement logiques »[7].

Le caractère total de la conspiration rend cette « transparence » encore plus irréelle. Evoquant la Révolution de 1789, l'abbé Barruel écrit : « Tout, jusqu'à ses formes les plus épouvantables, a été prévu, médité, combiné, résolu, statué : tout a été l'effet de la plus profonde scélératesse, puisque tout a été préparé, amené par des hommes qui avaient seuls les fils des conspirations longtemps ourdies dans des sociétés secrètes, et qui ont su choisir et hâter les mouvements propices aux complots ». Le mot important, ici, est évidemment « tout ». Non seulement les comploteurs ont le don d'ubiquité (« ils sont partout »), mais ils ont le pouvoir de contrôler l'histoire à leur guise. Non seulement ils manipulent les hommes, mais ils choisissent leur moment. Ils « hâtent les mouvements propices » quand l'heure est venue de le faire. Ils prévoient le déroulement des événements jusque dans ses moindres détails. Ni marge d'erreur ni zone d'incertitude : tout a été prévu, tout répond à un plan. Tout a été « orchestré ».

La théorie conspirationniste est donc avant tout une théorie antagoniste, voire négatrice du hasard et de l'aléa. Une expression typique de ce genre de littérature est précisément la formule : « Ce n'est pas un hasard si... » Non seulement toute occurrence simultanée peut être ainsi réinterprétée en termes de causalité, mais on aura aussi recours à des formes pathologiques, délirantes, de la pensée analogique. C'est ainsi que l'abbé Barruel explique la forme triangulaire de la lame de la guillotine, non par la plus grand efficacité du tranchant biseauté, mais par la volonté des révolutionnaires de donner au « couteau républicain » la forme du triangle maçonnique. Ce n'est pas un hasard, affirme dans le même esprit le dirigeant noir antisémite américain Louis Farrakhan, si les dollars portent sur leur revers un aigle surmonté de treize étoiles (correspondant aux treize Etats alliés dans la guerre d'Indépendance américaine) car, en reliant ces étoiles les unes aux autres, on obtient... l'étoile de David ! Raoul Girardet, de son côté, rapporte qu'au XIXe siècle, « une certaine presse antisémite dénoncera dans le creusement du métropolitain parisien une entreprise du complot juif visant à faire planer sur la capitale tout entière une menance permanente de destruction »[8]. Or, la même idée est réapparue à date récente chez certains groupes extrémistes russes à propos du métro de Moscou, dont le tracé était censé reproduire des signes kabbalistiques. On constate donc une résurgence des thématiques. La négation du hasard permet ainsi d'accumuler des « preuves » qui n'en sont pas, au moyen de faits anodins réinterprétés comme autant de « marques diaboliques », c'est-à-dire de

« signatures » attestant pour l'oeil exercé de la réalité du complot. « En ce sens, ajoute Xavier Rihoit, et c'est un autre paradoxe, les conspirationnistes, malgré leur traditionalisme déclaré, n'en font pas moins preuve d'une mentalité typiquement moderne : à l'instar des grandes idéologies, ils pensent que la réalité historique est intégralement déchiffrable et excluent ce dont la raison ne veut pas entendre parler : l'aléa, l'accident, l'exception, le hasard »[9].

Le rejet de l'aléa entraîne une extraordinaire décontextualisation. Si l'événement ne saurait relever de l'imprévu, mais atteste au contraire de la réalité d'un plan qu'on peut interpréter comme une sorte de contre-ordre naturel, c'est que le cours des choses obéit à une logique qui lui est extérieure. La conspiration engendre les événements, mais n'est atteint par aucun d'eux. Elle explique l'histoire, mais elle se tient elle-même hors de l'histoire. Le complot se définit donc, non seulement par son ubiquité, mais par sa transhistoricité. A la limite, il existe en tous temps comme en tous lieux : l'histoire manipulée par les conspirateurs n'est que la réalisation d'un projet élaboré en dehors d'elle. On notera à ce propos que la maçonnerie, en s'attribuant elle-même des origines fabuleuses remontant à la construction du Temple de Salomon, quand ce n'est pas à Adam et Eve, a pu indirectement favoriser l'idée que le complot dont elle serait le moteur a traversé les siècles : en Allemagne, dès 1778, le dominicain Ludwig Greinemann, d'Aix-la-Chapelle, n'hésite pas à affirmer que les Juifs responsables de la mort du Christ étaient francs-maçons, que Hérode et Ponce-Pilate animaient des loges maçonniques, et que Judas, avant de livrer Jésus, s'était lui-même fait affilier à une loge !

Bien entendu, les théories du complot ont avant tout une fonction explicative. Elles ont pour but de rendre clair ce qui, de prime abord, semble défier l'entendement. La Révolution française, véritable coup de tonnerre dans l'histoire des monarchies européennes, a précisément été ressentie par nombre de contemporains comme un événement aussi formidable qu'incompréhensible. Comment était-il possible que l'« ordre naturel » fût renversé de la sorte ? Comment autant de choses ont-elles pu être bouleversées en si peu de temps ? Cela ne peut s'être opéré normalement, et encore moins par hasard. Et comme les causes visibles ne paraissent pas suffisamment convaincantes, il faut bien qu'il y ait des causes invisibles. A partir de là, les théories du complot peuvent apporter leur explication. Il en va de même dans toutes les périodes de désarroi collectif, d'inquiétude, d'angoisse, périodes où, précisément, « on ne comprend plus ce qui se passe », périodes où se répand le pessimisme parce que tout paraît en crise. Ce sont alors les mêmes questions qui reviennent. Pourquoi est-ce que tout va mal ? Pourquoi est-ce que tout paraît affecté d'un irrémédiable déclin ? Pourquoi le négatif semble-t-il l'emporter sur ce qui était vécu auparavant comme positif, naturel, allant de soi ? Il faut que tout ce mal ait une cause. Les théories du complot identifient cette cause.

La thèse de la conspiration s'avère par là foncièrement *rassurante*. En expliquant, à sa façon, ce qui sans elle resterait « incompréhensible », elle rend rationnel ce qui était déroutant, intelligible ce qui paraissait incohérent. Elle donne une signification à

ce qui semblait relever du non-sens. Enfin et surtout, elle rend le monde plus simple, en le dépouillant de ses contradictions. En d'autres termes, elle ramène le multiple à l'unité : toute la diversité, toute la complexité des choses se trouve éclairée par une donnée unique, fondamentale. L'explication proposée devient une sorte de fil d'Ariane permettant de sortir du labyrinthe. « Explication d'autant plus convaincante, écrit Raoul Girardet, qu'elle se veut totale et d'une exemplaire clarté : tous les faits, quel que soit l'ordre dont ils relèvent, se trouvent ramenés, par une logique apparemment inflexible, à une même et unique causalité, à la fois élémentaire et toute-puissante »[10]. Ainsi l'ordre peut-il faire retour au milieu du désordre. Le chaos lui-même se trouve expliqué. Tout s'éclaire.

Il ne fait pas de doute que le succès des théories du complot provient avant tout de cette extraordinaire simplification qu'elles proposent, et c'est pourquoi la modernité, qui se caractérise notamment par une complexité de plus en plus grande des faits sociaux, constitue pour elles un terrain privilégié. Plus l'état du monde est complexe, plus la simplification radicale qu'apporte la théorie paraît salvatrice. Loin que leur caractère « total » suscite un légitime scepticisme, c'est au contraire ce caractère qui explique l'ampleur et la facilité de leur propagation.

On voit par là quelles sont, pour leurs adeptes, les vertus de ce genre de théories. En expliquant, elles rassurent. Mais elles permettent aussi de faire une remarquable économie d'efforts. A quoi bon se livrer à une multitude d'enquêtes historiques, psychologiques, sociologiques pour tenter d'élucider le sens des événements et la nature du social, quand la théorie du complot permet de s'en tenir à une cause unique ? De même que la conspiration « explique » tout, à l'inverse tout « prouve » la conspiration : la multiplicité des effets est la marque même de l'unicité de la cause. A première vue, tout paraît compliqué, mais une fois la cause identifiée, tout devient prodigieusement simple ; il n'y a plus à chercher plus loin. Subsidiairement, la théorie est également génératrice de bonne conscience : si les choses vont mal, ce ne sont pas les acteurs sociaux qui responsables, ce sont les « forces occultes ». On entre alors dans la logique classique du bouc émissaire.

Toute la littérature conspirationniste est, par ailleurs, un discours de l'apparence. Elle repose sur l'idée que la réalité est tout autre chose que ce qui se laisse voir par le commun des mortels. On pourrait dire que le discours conspirationniste est éminemment « platonicien ». Il met en scène la « caverne » où se trouvent enfermés les naïfs et braque le projecteur sur l'« arrière-monde » où s'activent les « chefs d'orchestre invisibles ». Ce dualisme est indispensable à la théorie. Il y a deux mondes : un monde immédiatement visible, le monde de la vie quotidienne, à la fois banal et compliqué, et il y a le monde de la coulisse, celui qui dirige le premier monde en « tirant les ficelles ». Le thème essentiel devient alors celui du codage et du décodage. Au conspirateur, qui s'emploie à dissimuler ses interventions, répond celui qui dévoile la conspiration parce qu'il sait en *décoder* les manifestations. L'adepte de la théorie du complot sait comment il faut décrypter. Il sait comment il faut « lire » l'histoire de l'humanité, comment il faut « traduire » ce qui s'observe en surface, comment il faut faire pour déceler la cause cachée derrière l'événement

apparent. Les événements ne sont donc pas à prendre au premier degré. Ils sont toujours autre chose que ce qu'ils paraissent être. Ils sont autant de preuves, d'indices ou de traces. Les naïfs peuvent bien s'y tromper, l'adepte de la théorie du complot, lui, a l'oeil plus exercé et plus perçant. C'est un peu, au fond, comme s'il faisait lui-même partie de la conspiration. Il combat certes l'action des grands initiés, mais il n'est pas moins initié qu'eux. Il lui faut donc se poser comme titulaire d'un savoir qui surplombe le savoir caché de ceux contre qui il se dresse. Prodigieux jeu de miroir, où transparaît le caractère proprement policier de la théorie et où le problème de l'origine de ce savoir dont se targue l'« inventeur » du complot n'est évidemment jamais posé.

Ce thème du semblant vaut à tous les niveaux. Il est bien évident, en premier lieu, que le conspirateur est sans cesse tenu de mentir s'il veut mener à bien son entreprise. Mais c'est un menteur dont le mensonge renvoie d'abord à lui-même : en dissimulant les manoeuvres dont il est l'auteur, il entretient l'illusion sur sa propre nature. En effet, comme l'écrit Georg Simmel, « la nature profonde de tout mensonge, aussi concret que soit son objet, est de faire naître l'erreur sur le sujet qui ment : car il consiste, pour le menteur, à cacher à l'autre la représentation vraie qu'il possède. Que la victime du menteur ait une représentation fausse de la chose, ce n'est pas là ce qui épuise la nature spécifique du mensonge —il partage cela avec l'erreur ; c'est bien plutôt le fait qu'elle est maintenue dans l'erreur sur ce que la personne qui ment pense dans son for intérieur »[11]. La conspiration s'avance donc masquée. Le secret dont elle s'entoure prouve d'ailleurs déjà la perversité de ses intentions. (Simmel : « Si le secret n'est pas lié directement au mal, le mal est lié directement au secret »). En outre, la conspiration s'invente sans cesse des « habits neufs ». Insaisissable, diaboliquement habile, ne reculant devant aucun moyen, elle est capable de toutes les suggestions, de toutes les manipulations, de toutes les infiltrations. A l'exemple de cette « contre-initiation » évoquée par certains auteurs traditionalistes, elle peut même se donner le luxe de paraître se critiquer elle-même, afin d'égarer ses adversaires sur des voies de garage. A partir de là, tout devient évidemment possible, y compris d'affirmer que les *Protocoles des sages de Sion* sont un faux grossier inventé par les Juifs pour discréditer les antisémites qui seraient tentés d'y croire !

Le semblant joue ensuite au niveau des manipulés. La « conspiration invisible » est comme le Panoptique de Bentham : une gigantesque agence de surveillance du social. Mais il y a une différence, et elle est de taille : c'est que les agents sociaux, non seulement ne se savent pas surveillés, mais ignorent aussi qu'ils sont manipulés. Un des thèmes récurrents de la littérature conspirationniste est précisément de décrire la jubilation que ressentent les comploteurs à l'idée que les hommes ne sont entre leurs mains que de simples marionnettes. Dans *Le Juif errant*, le jésuite mis en scène par Eugène Sue déclare : « Quelle puissance nous avons ! Vraiment, je suis saisi d'un mouvement d'admiration presque effrayé en songeant qu'avant de nous appartenir, l'homme pense, voit, croit, agit à son gré [...] et lorsqu'il est à nous, au bout de quelques mois, de l'homme il n'a plus que l'enveloppe : intelligence, esprit, raison, conscience, libre arbitre, tout est chez lui

paralysé, desséché, atrophié par l'habitude d'une obéissance muette et terrible [...] A ces corps privés d'âme, muets, mornes, froids, nous insufflons l'esprit de notre ordre ; aussitôt les cadavres marchent, voient, agissent, exécutent machinalement la volonté, mais dont ils ignorent les desseins, ainsi que la main exécute les travaux les plus difficiles sans connaître, sans comprendre la pensée qui la dirige... »[12]. Le même thème se retrouve presque à chaque page des *Protocoles*, où l'on voit les prétendus « sages de Sion » se féliciter de la complaisante naïveté des Goyim et de la docilité avec laquelle ceux-ci exécutent leurs plans.

Il n'est peut-être pas sans intérêt d'observer que cette thématique n'est pas étrangère aux théories déterministes : l'homme se croit maître de lui-même, titulaire d'un libre-arbitre et sujet de sa propre existence, alors qu'il est à son insu l'objet d'une détermination dont il ignore la nature et la force. Toutefois, il ne s'agit pas ici d'une prédestination métaphysique ou biologique. La détermination n'est pas inscrite dans la nature de l'homme. Elle résulte d'une « superstructure » pathologique, d'un parasitage qui vient se plaquer sur le tissu social. La détermination résulte en fait d'une aliénation, qui rend l'homme étranger à lui-même et disqualifie la « liberté » dont il se croit le propriétaire. Lui révéler le complot dont il est la victime inconsciente revient alors à le mettre en mesure de récupérer son être propre.

Le thème de la « fausse apparence » (ou de l'« apparence trompeuse ») intervient encore pour qualifier la personnalité des comploteurs, telle que se la représentent les tenants du conspirationnisme. Les comploteurs sont certes extérieurs à ceux qu'ils manipulent, mais ils agissent au milieu d'eux. Ce sont des ennemis du genre humain, mais ces ennemis vivent parmi leurs victimes sans qu'on puisse d'emblée les identifier. De même qu'à première vue, les événements semblent n'être rien d'autre que ce qu'ils sont, les comploteurs n'ont pas l'allure de comploteurs. Ils vivent parmi nous, ils ressemblent à tout le monde. Ils ont l'habileté diabolique de se donner un visage rassurant, familier. Bref, ils portent un masque et, de même qu'il faut décrypter l'histoire pour y déceler la preuve de leurs agissements, il faut aussi leur arracher ce masque. En d'autres termes, le comploteur est un Autre, mais c'est un Autre qui emprunte le visage du Même. On peut penser que c'est ce trait, précisément, qui explique (ou contribue à expliquer) pourquoi les théories conspirationnistes se cristallisent aussi souvent sur les Juifs. Ce qui distingue la judéophobie du racisme ordinaire est en effet que cette phobie ne s'appuie pas sur une visibilité immédiate, mais bien plutôt sur une absence de visibilité. Toutes les théories judéophobes affirment que les Juifs sont des « étrangers » alors même qu'ils paraissent être « comme tout le monde ». Leur altérité est donc d'autant plus dangereuse qu'elle n'est pas manifeste, que seul le regard exercé peut la percer à jour. Or, telle est précisément la fonction d'« expertise » que s'attribuent les adeptes des théories conspirationnistes : ils savent percer à jour, lire au-delà des apparences. Comme le Juif dans les théories antisémites, le comploteur se définit comme un « ennemi intérieur », d'autant plus redoutable qu'il ne s'avoue pas comme tel, qu'il dissimule sa véritable identité, qu'il adopte en permanence la stratégie du cheval de Troie. On voit bien alors comment la théorie du bouc émissaire, la théorie conspirationniste et la judéophobie peuvent se conforter

mutuellement.

*

Contre les théories conspirationnistes, bien des arguments ont été avancés. En fait, sans même entrer dans la critique interne (des faits ou des documents allégués), la seule critique externe permet de comprendre que ces théories sont d'entrée ruinées par leurs prémisses. L'idée d'un immense complot, s'étendant sur des décennies et même sur des siècles, mettant en jeu des intérêts contradictoires, supposant, outre une quantité prodigieuse de « manipulés », un nombre considérable de « manipulateurs », se heurte de toute évidence aux données psychologiques et sociologiques les plus élémentaires. Chacun sait qu'un secret connu de plus de deux personnes n'est déjà plus un secret. Or, plus un secret est diffusé, plus son caractère secret se dilue et plus les risques de « fuites » augmentent. Il n'est en outre pas besoin d'être disciple d'Adam Ferguson ou de Hayek pour admettre que l'action historique n'obéit pas à un modèle de causalité linéaire. La sociologie de l'action nous montre qu'entre tout projet historique et sa réalisation s'interpose toujours un effet d'« hétérotélie » (Jules Monnerot) : une fois mise en oeuvre, l'action aboutit le plus souvent à un résultat bien différent du résultat escompté. Non seulement l'histoire, si elle résulte toujours de l'action des hommes, ne résulte pas toujours de leur volonté, mais le social fonctionne d'une façon « cybernétique » : les jeux et les stratégies, les comportements des agents, les processus historiques et les mouvements sociaux interagissent les uns sur les autres d'une façon qui rend tout simplement impossible l'intervention d'une raison linéaire et monocausale d'autant plus efficiente qu'elle serait « invisible ». Enfin, il ne paraît pas très raisonnable d'imaginer que des comploteurs soient à la fois assez puissants pour modeler l'histoire à leur convenance et suffisamment stupides pour révéler noir sur blanc, comme dans le cas des *Protocoles* ou des *Monita secreta*, leur intention de dominer le monde...

L'expérience montre néanmoins que de tels arguments restent le plus souvent sans effet. Et ceci nous amène à un autre trait caractéristique des théories conspirationnistes. C'est qu'elles ne peuvent être réfutées. Dans la mesure même où elles prétendent tout « expliquer », ces théories rejettent d'emblée toute contradiction, tout argument qu'on pourrait leur opposer, en y voyant, soit une preuve manifeste de la « naïveté » des contradicteurs, soit une simple manœuvre des comploteurs visant à empêcher qu'ils soient démasqués. Toute contradiction, tout démenti devient alors une preuve supplémentaire de l'existence du complot. La dénégation, dûment instrumentalisée, se transforme en confirmation. Les thèses conspirationnistes, autrement dit, font un usage systématique du soupçon freudien : la dénégation confirme le symptôme. (Qui affirme avec force n'être pas intéressé par les choses du sexe confirme par là même combien il en est obsédé). L'organisation, la collectivité ou la catégorie de personnes accusée d'être au centre du complot se retrouve donc dans une situation de *double bind* des plus classiques : si elle avoue, c'est qu'elle est coupable ; si elle nie, c'est qu'elle est également coupable, et qu'elle

cherche en plus à tromper son monde. Dans de telles conditions, la meilleure preuve de bonne volonté que puisse donner l'accusé consiste à reconnaître qu'il est coupable. On reconnaît là le procédé psychologique caractéristique des procès de sorcellerie, prolongé à l'époque contemporaine, notamment, par les grands procès staliniens tels qu'Artur London les a décrits dans *L'aveu*. Les théories conspirationnistes ne fonctionnent pas autrement. Si l'on fait observer, par exemple, qu'il est peu cohérent d'attribuer aux mêmes conspirateurs des stratégies opposées, on se verra répondre soit que le « chef d'orchestre clandestin » cherche en fait à distraire l'attention en suscitant des contradictions illusoires, soit tout simplement que ces stratégies ne sont contradictoires qu'en apparence et qu'elles tendent en réalité au même but. De même, tout suspect étant a priori considéré comme coupable, toutes les tentatives qu'il fera pour démontrer son innocence auront pour seul effet d'aggraver la suspicion contre lui. Enfin, qui met en doute la réalité du complot devient du même coup suspect lui-même : au mieux, il est un naïf, un « idiot utile » ; au pis, un complice actif de la conjuration.

La théorie du complot est donc infalsifiable au sens que Popper donne à ce terme ; mieux, on ne peut la prouver fausse sans du même coup paraître la prouver vraie. On comprend mieux, dès lors, que toutes les démonstrations permettant de constater que les *Protocoles des sages de Sion* sont, en grande partie, un simple plagiat du *Dialogue aux enfers* de Maurice Joly, tombent à plat auprès des convaincus, qui en déduiront, soit que Joly appartenait lui-même à la conjuration, soit que la volonté de démontrer leur inauthenticité montre en réalité combien leur authenticité est gênante pour ceux qui affectent de ne pas y croire. Les propagandistes des *Protocoles* usent d'ailleurs fréquemment d'un argument remarquable. Celui-ci consiste à dire que, même si les *Protocoles* ne sont pas authentiques, le seul examen de leur contenu prouve à quel point ils sont « véridiques ». La véracité remplaçant l'authenticité, on aboutit ainsi à un raisonnement circulaire. Dans un premier temps, on prouve le « complot juif » par les *Protocoles*, après quoi on « prouve » la valeur des *Protocoles* par l'existence du « complot juif » !

On a parfois qualifié les théories conspirationnistes de « paranoïaques ». Sans nous aventurer plus avant dans le domaine de la psychiatrie, rappelons que la paranoïa se caractérise, entre autres, par l'organisation logique de bouffées ou de discours délirants. Elle est avant tout un délire d'interprétation, souvent accompagné de réactions typiques de méfiance, de susceptibilité excessive et d'agressivité. Le paranoïaque cherche toujours à prouver ses affirmations, mais ses « preuves » sont sans pertinence par rapport à son discours. Autrement dit, il voit des preuves là où il n'y en a pas. Et c'est en effet un trait que l'on retrouve constamment dans la littérature conspirationniste.

Cette interprétation « psychiatrique » paraît toutefois un peu courte. Sans doute faut-il aussi prendre en compte certaines données complémentaires. Par exemple, on ne peut qu'être frappé du caractère fondamentalement « chrétien » d'un certain nombre de thèmes récurrents des théories du complot. Que certains idéologèmes

du conspirationnisme renvoient à une thématique chrétienne n'est d'ailleurs pas pour étonner quand on sait qu'à l'origine nombre de ces théories sont apparues en milieu catholique, essentiellement pour combattre l'influence de la franc-maçonnerie.

Ainsi, la plupart des théories du complot se fondent implicitement sur l'idée d'un ordre naturel que la conspiration viendrait parasiter ou perturber. Il s'agit, dans une perspective providentielle, d'expliquer pourquoi le Bien est mis en échec, pourquoi les desseins de la Providence divine sont apparemment contrecarrés par les forces du Mal. On a déjà donné plus haut l'exemple de la Révolution de 1789, qui fut perçue par beaucoup comme un événement contredisant l'« ordre naturel ». Dans cette optique, la Révolution ne pouvait avoir des causes normales, des causes renvoyant à l'ordre des choses. Il fallait qu'elle eut été engendrée dans le cerveau de quelques diaboliques conspirateurs ou dans les lieux où ils se réunissaient en secret (tel le salon berlinois où le prélat catholique Anselme Tilloy, dans *Le péril judéo-maçonniqu*e, publié en 1897, fait se rencontrer Mirabeau, Moses Mendelssohn et les Illuminés de Bavière à la veille de la Révolution !). Le « chef d'orchestre clandestin » devient alors une sorte de contrefaçon, de miroir négatif de la Providence. Comme elle, il est omniscient, omniprésent, omnipuissant. Il possède, pour faire le mal, presque autant de pouvoir que la Providence en a pour faire le bien.

Il faut également remarquer que la conspiration est elle-même présentée constamment comme une contre-Eglise. A l'instar de l'Eglise catholique, elle possède une organisation hiérarchisée, pyramidale : au sommet, les « supérieurs inconnus », les « maçons de haut grade », les « sages de Sion », etc. occupent invariablement le rôle dévolu dans le catholicisme au pape et au collège des cardinaux.

Enfin, l'usage « freudien » que fait le conspirationnisme du soupçon systématique, la façon dont il interprète toute preuve négative, tout démenti, comme une confirmation supplémentaire — la dénégation comme « redoublement » de l'aveu —, pourrait bien trouver son origine dans cette idée typiquement chrétienne que la ruse suprême du Diable est de faire croire qu'il n'existe pas. Si l'inexistence de la conspiration est impensable dans une perspective conspirationniste, n'est-ce pas en effet qu'on a posé par avance que l'objectif premier des comploteurs est d'entretenir l'illusion sur l'existence même de leur complot ?

On n'a pas de mal, dès lors, à reconnaître la figure du Diable dans les divers avatars du « chef d'orchestre clandestin ». Dans la littérature conspirationniste, le complot est d'ailleurs régulièrement qualifié de « satanique », l'assimiliation des Juifs et des maçons à Satan étant elle-même fréquente dans la littérature catholique-conservatrice du XIXe siècle. La conspiration poursuit ainsi le rêve de domination de Lucifer, l'ange déchu. Elle mène le monde à sa perte, et pour ce faire, comme le Diable lui-même, elle s'attache avant tout à séduire. Elle utilise toutes les faiblesses humaines pour réaliser une véritable captation d'âme : l'orgueil, le désir de puissance, l'appétence au plaisir. L'insistance avec laquelle les théories du complot

décrivent le recours à des méthodes de séduction sexuelle est elle-même significative. Le Diable est le maître de la volupté. Les « sages de Sion » utilisent les filles d'Israël pour corrompre les Gentils. Début 1918, le député anglais Pemberton Billing soutient, dans le journal *Vigilante*, que les Juifs, payés par les Allemands, entretiennent une « armée de prostituées » chargées de répandre les maladies vénériennes dans l'armée anglaise...

*

Evoquant le mythe de la conspiration, Raoul Girardet écrit : « L'ordre que l'Autre est accusé de vouloir instaurer ne peut-il être considéré comme l'équivalent antithétique de celui qu'on désire soi-même mettre en place ? Le pouvoir que l'on prête à l'ennemi n'est-il pas de même nature que celui qu'on rêve de posséder ? »[13]. Cette question permet de s'interroger sur l'effet de miroir que l'on constate en étudiant la diffusion des théories conspirationnistes. Effet assez ambigu, assez trouble, où la fascination semble nourrir une certaine tendance au mimétisme. Peut-être est-il excessif de prêter aux adeptes du conspirationnisme les ambitions et les projets qu'ils attribuent eux-mêmes aux membres du complot qu'ils dénoncent. Mais le fait est qu'ils s'organisent souvent comme eux. On ne compte plus les « maçonneries blanches » censées lutter contre la maçonnerie, les sociétés secrètes visant à combattre l'action des sociétés secrètes, tels ces groupes völkisch de l'Allemagne des années vingt qui critiquaient avec virulence le « complot maçonnique » tout en s'organisant eux-mêmes sur le modèle des loges. On pourrait encore citer l'exemple du Ku-Klux-Klan, qui se présente volontiers comme « l'empire invisible », ou rappeler l'existence de sociétés secrètes catholiques intégristes comme la célèbre Sapinière (*Sodalitium Pianum*) de Mgr Benigni. Peut-être faut-il également signaler que l'abbé Barruel appartenait lui-même à cette Société de Jésus qui fut si souvent présentée, elle aussi, comme le moteur d'une « conspiration » internationale. L'idée générale inspirant la plupart de ces organisations est apparemment que la conspiration ne peut être vraiment combattue que sur son propre terrain : le complot appelle un contre-complot organisé avec la même redoutable efficacité. On ne combat efficacement l'adversaire qu'en retournant contre lui ses propres méthodes, ce qui implique, d'une certaine manière, de s'identifier à lui. Mais si l'on est comme lui, peut-on encore s'opposer à lui ?

Il n'est donc pas étonnant que les anticomploteurs se soient eux-mêmes fréquemment vu accuser de complot. On en arrive ainsi à des situations assez comiques, comme ce débat, cité par Raoul Girardet, qui eut lieu le 17 juin 1904 à la Chambre des députés, « où, devant les attaques furieuses de la droite dénonçant l'influence occulte de la maçonnerie, les accusés répondent, à peu près dans les mêmes termes, en évoquant la nécessité de combattre à armes égales les manoeuvres souterraines, les pratiques de délation et d'espionnage des congrégations et des sociétés pieuses »[14].

Cette anecdote montre à elle seule que les mécanismes psychologiques intervenant dans les théories du complot sont susceptibles de se retrouver dans des circonstances et des milieux fort différents. La part prise par les milieux traditionalistes dans la diffusion du thème du « complot judéo-maçonnique » ne doit pas le faire oublier. L'Eglise catholique, qui a longtemps joué un rôle de premier plan dans cette propagande, a elle-même été constamment accusée de « conspirer » contre le genre humain : le « complot de prêtres » est un thème récurrent de la propagande anticléricale. Inversement, bien que la plupart des théories conspirationnistes dénoncent le rationalisme maçonnique, certains auteurs rationalistes ont eux aussi donné dans le conspirationnisme. On ne citera ici que l'exemple de l'*Essai sur la secte des Illuminés* publié par Luchet en 1789[15]. Chacun sait en outre que, tout au long du XVIIIe et du XIXe siècles, rationalisme et occultisme ont toujours fait bon ménage[16].

Mais à dire vrai, c'est à tout moment que l'on voit resurgir dans le discours politique, sinon des théories conspirationnistes, du moins des thèses reposant sur des modes de raisonnement typiquement conspirationnistes. Dans l'Allemagne des années 1918-20, par exemple, la théorie du « coup de poignard dans le dos » (*Dolchstoß-Theorie*) relevait à bien des égards d'un tel raisonnement. Plus récemment, le thème du « chef d'orchestre clandestin » est réapparu en d'innombrables occasions à propos de diverses « manipulations » politiques, réelles ou supposées, qu'il s'agisse à droite d'imaginer la « main de Moscou » dans les affaires intérieures de tel ou tel pays, ou à gauche de spéculer sur les « complots » fomentés par la CIA ou sur les pratiques « souterraines » du capitalisme international. La « bête immonde » évoquée par Bertolt Brecht prend bien souvent l'apparence de la « pieuvre » aux tentacules innombrables ou de l'« araignée » aux ventouses suceuses de sang de la littérature conspirationniste la plus classique, et les spéculations entretenues sur l'action « secrète » des internationales de diverses couleurs n'ont rien à envier non plus à ce qui s'est écrit depuis deux siècles sur le « gouvernement invisible » ou le « jésuitisme mondial ».

A date récente, c'est surtout aux Etats-Unis que le thème de la « conspiration invisible » semble avoir fait fortune. A des livres développant, par centaines, les variations les plus délirantes sur ce thème, s'ajoutent des revues spécialisées. Cette littérature ne touche pas seulement les milieux extrémistes de droite. Une personnalité de gauche bien connue, Mae Brussell, directrice d'un centre de recherche à Santa Cruz (Californie), qui est décédée début octobre 1988 à Carmel, a ainsi soutenu pendant plus de vingt ans que les Etats-Unis étaient dirigés par un « groupe invisible » de 5 OOO personnes dont l'objectif était d'installer un gouvernement fasciste à Washington, ce groupe ayant aussi bien commandité l'assassinat de John F. Kennedy que le kidnapping de Patricia Hearst. La mort de Kennedy a d'ailleurs, on le sait, donné naissance à bien d'autres spéculations faisant intervenir elles aussi des « complots » plus mystérieux les uns que les autres. Antérieurement, dans le climat de la guerre froide, le maccarthysme, comme système de suspicion généralisée, a fait appel également à des modes de raisonnement de type incontestablement conspirationniste. Enfin, le cinéma

américain, tout spécialement le film d'espionnage et le film d'aventures, a lui-même exploité à d'innombrables reprises le thème de la manipulation « invisible » ou du complot « secret » dirigé contre la société et l'Etat.

Mais on peut également citer des exemples d'interprétations conspirationnistes qui montrent comment les mécanismes psychologiques à l'oeuvre dans les théories du complot peuvent resurgir dans des contextes ou des circonstances parfois inattendus. L'un d'eux permet de voir comment le conspirationnisme peut utiliser le thème de la « cinquième colonne » dans un contexte de guerre. Il s'agit de la campagne très violente, mais aujourd'hui un peu oubliée, qui fut dirigée, pendant la Première Guerre mondiale, contre la population d'origine allemande résidant alors en Angleterre.

On comptait en 1914 en Grande-Bretagne environ 5O OOO personnes d'origine allemande. Cette population avait déjà fait l'objet au début du siècle de manifestations de xénophobie classique, d'ailleurs souvent teintées d'antisémitisme. A partir de 1915, une campagne de presse de grande ampleur accuse les Allemands installés en Angleterre de se livrer à des activités d'espionnage au profit de leur pays d'origine. Elle entraîne des manifestations de rue, des mesures de boycott, des dénonciations individuelles et des arrestations préventives. En février 1915, un livre de William Le Queux intitulé *German Spies in England* se vend à 4O OOO exemplaires en l'espace de huit jours. La campagne rebondit au mois de mai, après le naufrage du « Lusitania ». Au mois de novembre, 32 OOO Allemands résidant en Angleterre sont placés dans des camps d'internement. C'est alors, à partir d'une situation somme toute banale compte tenu des circonstances, qu'on voit se développer dans la presse et dans l'édition toute une série de théories qui, allant très au-delà du reproche d'espionnage fait à la population d'origine allemande, développent des arguments de type ouvertement conspirationniste. Dès novembre 1915, le thème de la « main invisible » ou de la « main cachée » fait son apparition dans les colonnes du très influent *Financial News*, dirigé par Ellis Powell. Ce dernier explique que toute la population allemande de Grande-Bretagne obéit aux ordres d'un mystérieux « chef d'orchestre ». Il précise même, dans un article paru en février 1917 dans la *National Review*, que ce « chef d'orchestre » est une personne identifiable —dont il ne donne évidemment pas le nom. En 1916 et 1917, le même thème est longuement développé dans les livres d'Arnold White, *The Hidden Hand*, et de Kirton Varley, *The Unseen Hand*. (En juin 1918, une pièce de théâtre tirée du livre de White sera même représentée à Liverpool). Parallèlement, dans des livres à succès intitulés *The Germans in England, 1O66-1598* ou *The Unseen Hand in English History*, un certain Ian Colvin réinterprète toute l'histoire de l'Angleterre sur la base d'un « complot allemand » remontant jusqu'à l'époque de la Ligue hanséatique, en plein Moyen Age, complot visant bien entendu à dominer le peuple anglais. Ces théories se colorent d'ailleurs à nouveau d'antisémitisme : Les mots « Juif », « Allemand » et « espion » deviennent synonymes, et en 1918 J.H. Clarke affirme, dans un autre livre à succès, que l'Allemagne et la Prusse ne sont pas des « nations chrétiennes », mais des « nations juives » dominées par les « Huns-Ashkenazes »[17]. On se trouve donc là devant un schéma conspirationniste

typique[18].

Des thèses très semblables à celle de Ian Colvin resurgiront dans le contexte de la Deuxième Guerre mondiale. Nous ne citerons ici que le livre de Paul Winkler, *The Thousand Year. Secret Germany Behind the Mask* (Scribners & Sons, New York 1943, et Herbert Jenkins, London 1944), traduit en France chez Hachette, qui explique l'Allemagne hitlérienne par un complot remontant à l'époque de la Sainte-Vehme médiévale et fait de Hitler la dernière incarnation en date d'une conspiration séculaire fomentée par les « Prusso-Teutons » pour s'emparer de l'humanité. L'ouvrage peut se lire comme une sorte de parallèle inversé des *Protocoles des sages de Sion*.

Un autre exemple que l'on peut encore citer concerne précisément le IIIe Reich. Il s'agit de cette littérature foisonnante, inaugurée dans une certaine mesure par *Le matin des magiciens* (1960), qui tend à représenter le régime hitlérien comme une entreprise manipulée en sous-main par des « supérieurs inconnus », détenteurs de « pouvoirs magiques » (hérités, le cas échéant, de « maîtres tibétains » !). Cette thèse, sans cesse ressassée sous les variantes les plus diverses, a donné naissance à une multitude d'ouvrages dont les auteurs se recopient les uns les autres sans jamais vérifier leurs sources et relève elle aussi, sans conteste, du délire d'interprétation conspirationniste. On y fait en général grand cas des sectes ariosophiques du début du siècle et des tendances les plus extravagantes de la mouvance völkisch. On y répète, par exemple, que Hitler fut « initié » à la Société Thulé (Thule-Gesellschaft) par l'intermédiaire du géopoliticien Karl Haushofer, qui en aurait fait le « centre magique du nazisme »[19]. Des auteurs plus rigoureux, comme Nicholas Goodrick-Clarke[20], ont fait justice de ces assertions plus sensationnelles les unes que les autres, qui n'ont que l'inconvénient d'être dépourvues de tout fondement. Indépendamment du fait que Hitler fit constamment preuve d'un méprisant dédain pour les illuminés völkisch, on sait aujourd'hui très bien que la Société Thulé fut un groupuscule munichois sans grande audience qui disparut dès 1925, et que Haushofer n'y appartint jamais ni de près ni de loin. Mais ces démentis n'ont évidemment pas suffi à mettre un terme à la spéculation. Comme toutes les théories conspirationnistes, la thèse du « nazisme magique » a probablement encore de beaux jours devant elle.

*

D'une manière plus générale, il faut observer que tout procès d'intention, dès lors qu'il devient systématique, emprunte toujours peu ou prou à la psychologie conspirationniste. Dans le domaine du discours ou de la pratique politique, le procès d'intention consiste généralement à faire dire à un individu ce qu'il ne dit précisément *pas*. La méthode employée relève du *soupçon* systématique et de la recherche policière du « non-dit ». Elle implique elle aussi un *décodage*. Devant le texte à « décoder », on partira de l'idée que, si le texte dit quelque chose, en réalité il veut dire *autre chose*. On attribuera à son auteur une stratégie de recours à

l'« euphémisation », à la « distance énonciative », à la « substitution lexicale ». On cherchera les idées « réelles », sous-jacentes, auxquelles sont censés renvoyer subtilement les mots « apparents », grâce à tout un système de correspondances dont le « décodeur » s'attribue bien entendu le secret. On dira alors qu'il suffit pour comprendre ce qu'il en est de « savoir lire », de « savoir lire entre les lignes », de « savoir lire au-delà des mots » — autrement dit de savoir lire autre chose que ce qui est écrit. Le parallèle avec la démarche conspirationniste est, là encore, tout à fait évident. De même que dans les théories du complot, l'événement est « en réalité » tout autre chose que ce qu'il paraît être, dans le procès d'intention, le discours n'est lui-même qu'un semblant derrière lequel se cache le « véritable » énoncé. Ce discours doit donc être traité au second degré. Il doit être pris comme « symptôme ». Il faut y rechercher des « indices ». Toutes les hypothèses deviennent dès lors envisageables, sauf bien entendu celle de la sincérité de l'énonciateur, lequel ne peut être qu'un dissimulateur, puisqu'il ne dit pas franchement ce qu'on voudrait qu'il dise. Or, pour que l'image que l'on veut donner de lui soit exacte, il faut bien qu'il ait aussi les convictions qu'on lui prête. S'il s'en défend, ce ne peut être que par « habileté ». C'est donc en « décodant » son discours qu'on le fera avouer malgré lui. Méthode éminemment productive, puisqu'elle permet de faire sortir le plus du moins et de faire apparaître, au choix, des consignes implicites là où il n'y a pas de consignes, des opinions inavouables qui ne sont pas exprimées, des intentions perverses dissimulées par des propos apaisants, des pensées coupables masquées par des mots innocents. Herméneutique du pauvre. Comme dans le conspirationnisme classique, tout peut ainsi être « démontré ».

Dissipons, pour finir, un éventuel malentendu. Ce qui précède n'a évidemment pas pour but de donner à penser que l'histoire humaine n'a aucun prolongement au-delà de ses apparences immédiates. Il ne s'agit pas de nier l'existence des sociétés secrètes, des lobbies, des organisations transnationales et des groupes d'influence d'hier ou d'aujourd'hui. Il est bien clair que tous les acteurs de l'histoire ne se tiennent pas nécessairement à l'avant-scène, et l'on sait bien que la « transparence » dont se targuent parfois les sociétés modernes s'accompagne de zones opaques bien persistantes. Il n'est pas non plus question de récuser par principe des hypothèses ou des interprétations métaphysiques portant sur l'« histoire invisible » au sens qu'un Raymond Abellio, par exemple, a pu donner à ce terme. Il va de soi, enfin, que les complots ne sont pas toujours mythiques et que les conspirations ne sont pas toujours de pures inventions. Mais la littérature conspirationniste va bien au-delà d'une légitime interrogation sur ce qui se passe à l'arrière-plan de la vie politique et sociale. Par son systématisme, par le caractère global de ses affirmations, par les modes de raisonnement qu'elle met en oeuvre, elle se situe d'emblée sur un plan qui excède largement à la fois le raisonnable et le vraisemblable. On a essayé de montrer ici que ce conspirationnisme met en jeu des mécanismes psychologiques assez spécifiques. Ces mécanismes s'enracinent eux-mêmes dans des traits permanents de l'esprit humain. C'est la raison pour laquelle il y a tout lieu de penser que les théories du complot réapparaîtront toujours sous une forme ou sous une autre. Si absurdes qu'elles puissent être, leur puissance

mythique les dotera toujours d'une évidente capacité de séduction.

A. B.

1. Cf. notamment, comme exemples d'une littérature foisonnante, les livres de l'abbé H. Desportes, *Le Juif franc-maçon*, Paris 189O ; Anselme Tilloy, *Le péril judéo-maçonnique*, Paris 1897 ; et Mgr Jouin, *Le péril judéo-maçonnique*, Emile-Paul, 192O.

2. On sait que le comte Alessandro Cagliostro s'est vu attribuer, entre autres, la fondation de la maçonnerie de rite égyptien. Le traducteur français de ses « confessions » n'hésita pas à y adjoindre une préface l'associant directement à l'activité des Illuminés de Bavière.

3. Barruel s'était réfugié en Angleterre en 1792. Il rentra en France en 18O2. Arrêté quelque temps sous Napoléon comme agent de la papauté, il retrouva sa place sous la Restauration et mourut en 182O. Ses célèbres *Mémoires*, qui devaient compter finalement cinq volumes, furent traduits en allemand, en anglais, en italien, en espagnol, en portugais et en néerlandais. Ils ont été réédités en France assez récemment (*Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, 2 vol., Diffusion de la pensée française, Vouillé 1973). Leurs thèses principales avaient été anticipées en Italie dès 1791, dans une brochure anonyme intitulée *Lo svegliatoio dei Re o Saggio delli falsi principi degli attuali democratici circa la rivoluzione della Francia*. On connaît le mot de Rivarol sur Barruel : « La nature en avait fait un sot. La vanité devait en faire un monstre ». Cf. aussi Michel Riquet, *Augustin de Barruel : un jésuite face aux Jacobins francs-maçons, 1741-182O*, Beauchesne, 1989, qui comprend en appendice une « Histoire de l'illuminisme » due au Dr Starck.

4. John Robison, *Proofs of a Conspiracy against all the Religions and Governments of Europe carried on in the Secret Meetings of the Free Masons, Illuminati, and Reading Societies*, London 1797.

5. Cf. par exemple Johannes Rogalla von Biberstein, *Die These von der Verschwörung, 1776 bis 1945. Philosophen, Freimaurer, Juden, Liberale und Sozialisten als Verschwörer gegen die Sozialordnung*, Peter Lang, Bern 1976.

6. Raoul Girardet, *Mythes et mythologies politiques*, Seuil, 1986, p. 33.

7. Xavier Rihoit, « La théorie du complot, forme droitière de la paranoïa », in *Le Choc du mois*, 31, juillet-août 1990, p. 27.

8. Op. cit., p. 42.

9. Art. cit., p. 27.

10. Op. cit., pp. 54-55.

11. Georg Simmel, *Secret et sociétés secrètes*, Circé, Strasbourg 1991, p. 15.

12. Cité par Raoul Girardet, op. cit., p. 35.

13. Ibid., p. 61.

14. Ibid., p. 59.

15. Ce pamphlet dénonçant au nom des Lumières les Illuminés de Bavière est d'ailleurs surtout dirigé contre les martinistes, les rosicruciens berlinois et les doctrines «cabbalistiques » dérivées de la maçonnerie écossaise.

16. Sur la faveur de l'occultisme auprès des élites « éclairées » et ses rapports avec le conspirationnisme, cf. « The Origins of Conspiracy Theories. Notes on the 18th Century Freemasonry, the Illuminati, Jesuits, and Revolution », in *Critique*, 7-8, printemps-été 1982, pp. 76-83.

17. J.H. Clarke, *England under the Heel of the Jew*, London 1918. Signalons que Ian Colvin est également l'auteur de livres antisémites publiés après la première Guerre mondiale (*The Cause of World Unrest*). Le mythe de l'« espionnage juif-allemand » se retrouve à la même époque en France, notamment chez Léon Daudet, qui décrit « le Juif » comme « l'étranger de l'intérieur » et « le fourrier de l'Allemagne » (*L'avant-guerre. Etudes et documents sur l'espionnage juif-allemand en France depuis l'affaire Dreyfus*, Nouvelle Librairie nationale, 1913, p. 308). Dans le domaine français, le thème de la « main cachée » remonte au moins à Malynski (*Une main cachée dirige...*, Librairie Cervantès, 1933).

18. Pour un historique plus détaillé, cf. Panikos Panayi, « "The Hidden Hand" : British Myths About German Control of Britain During the First World War », in *Immigrants and Minorities*, novembre 1988, pp. 253-272.

19. Jacques Bergier et Louis Pauwels, *Le matin des magiciens*, Gallimard, 196O, p. 433. En Angleterre, Trevor Ravenscroft (*The Spear of Destiny*, London 1972 ; trad. fr. : *La lance du destin*, Albin Michel) va jusqu'à attribuer aux membres de la Société Thulé des pratiques de sacrifices humains, dont les Juifs auraient été les victimes, exactement analogues aux « crimes rituels » dont les Juifs furent accusés eux-mêmes tout au long du Moyen Age.

20. Nicholas Goodrick-Clarke, *Les racines occultistes du nazisme. Les Aryosophistes en Autriche et en Allemagne, 1890-1935*, Pardès, Puiseaux 1989 (cf. notamment l'appendice E, « La mythologie moderne de l'occultisme nazi », pp. 299-311).